

**JE SUIS  
CHARLIE**

**(Re)lire *Matin brun***  
de Franck PAVLOFF



Si vous lisez *Matin brun* (le texte est fourni en annexe), vous ferez partie des quelque 2 millions de personnes qui ont lu ce récit à travers le monde. Le texte est en effet traduit et diffusé dans 25 pays, dont la Chine ou la Russie, depuis 1998, date de sa première édition. Pourquoi cet engouement ? À cause d'une histoire, d'un genre d'écriture ? Comment classer *Matin brun* ?

En fait, le lecteur trouvera dans cette nouvelle, selon sa culture et ses présupposés, une simple fable ou un conte philosophique dans la lignée de Voltaire, ou une véritable alerte, plus réaliste et actuelle, en lien avec des événements plus récents.

La **nouvelle** est un récit court, écrit en prose. La concision et l'efficacité de l'écriture la caractérisent. Les personnages d'une nouvelle sont peu nombreux et leur description est sommaire. L'action est assez simple et souvent construite de façon à ménager un effet de surprise au dénouement : la chute.

En général, la nouvelle contient une situation initiale, un élément déclencheur (événement qui perturbe et dérange), une suite d'actions et la chute finale.



Dans ce récit destiné aussi bien aux enfants qu'aux adultes (dans la lignée du *Petit Prince*), Franck Pavloff raconte en douceur la montée d'un régime totalitaire : L'Etat brun. Brun parce qu'il impose la couleur brune à tous les animaux de compagnie. Pas de quoi fouetter un chat ?! C'est ce que se disent les habitants (de ce lieu sans nom) ; alors, pour éviter les problèmes, ils cèdent, et ces petites lâchetés conduiront au pire.

**Jusque-là tout allait bien...**

Au départ, ce texte très court (environ trois pages en format A4) nous plonge dans un contexte ordinaire et léger : deux amis (le narrateur sans nom et Charlie) bavardent tranquillement au soleil. Plus loin, les personnages jouent aux cartes (à la belote, jeu populaire) et regardent du sport (du football, sport populaire aussi) à la télévision. Le vocabulaire est simple, voire familier (« clebs », « propios »). Ce bref récit s'inscrit dans notre réalité ordinaire, même si les faits ne sont pas vrais.

**Jusque-là tout allait bien...**

Mais la mort arrive aussi dès les premières lignes : Charlie a dû faire piquer son chien de quinze ans. C'est l'élément déclencheur, mais le lecteur ne le sait pas encore. Le récit alterne subrepticement des éléments quotidiens et rassurants et des phénomènes qui devraient mettre la puce à l'oreille du lecteur. Charlie et son ami discutent d'une mesure prise par ce qui semble être le gouvernement en place : l'interdiction d'avoir un chien d'une autre couleur que brune. Le chien de Charlie n'a pas été piqué parce qu'il souffrait en raison de son âge, il a été *exterminé* parce qu'il n'était pas brun. Et nous apprenons que cette mesure concernait les chats quelque temps auparavant. Les « milices » ont donné des boulettes d'arsenic pour tuer les chats de mauvaises couleurs.

Couleur ? Ne parle t-on pas de la couleur d'un individu (puisque la notion de race n'existe pas), de la couleur politique, religieuse, idéologique de quelqu'un ?

Très progressivement, cette couleur brune va envahir le texte. Ainsi, seuls les chats et les chiens

bruns ont droit de cité dans ce pays sans nom, lui aussi. C'est rationnel, indiscutable, puisque ce sont « les scientifiques de l'Etat national » qui en ont décidé ainsi.

« Etat national » ? Appellation singulière. Par opposition à « Etat démocratique » ? Et d'ailleurs, brun, et pas marron, havane ou châtain. Cela aurait évité la répétition si décriée pour la beauté du style... Pourquoi cette répétition? Et si Franck Pavloff l'avait fait exprès ? Cette couleur prend la fonction d'une alarme, à petit bruit, qui va insidieusement se faire entendre.

Un relevé des emplois de l'adjectif « brun » montrerait qu'il concerne non seulement les animaux, mais aussi la presse (le journal devra changer de nom pour devenir les *Nouvelles brunes*), la radio, le langage et même le tiercé ! Jusqu'au pastis (le jaune !) qui devient brun. Nous frôlons l'absurde. Ou bien cette couleur n'est-elle pas seulement une « couleur » ?

Que connote le **brun**, pourquoi ce choix?

Depuis les « Chemises brunes » nazies, le brun est la couleur du totalitarisme, du fascisme ou de l'extrême-droite.

Point d'histoire : En 1925, en Allemagne, les membres de la Section d'Assaut (Sturmabteilung ou SA) adoptent un uniforme, auquel ils doivent leur nom : les Chemises Brunes. Créées par Hitler en 1921, celles-ci œuvrèrent pour l'avènement du Troisième Reich, jusqu'à ce que le dictateur nazi décide de s'en débarrasser, lors de la « nuit des longs couteaux », en 1934.

Et la *peste brune* est le surnom donné au nazisme, à cause des *chemises brunes* justement.

Pensons au roman *La Peste* d'Albert CAMUS, au titre très symbolique, roman publié en 1947 dans le sillage de la guerre 1939-45 et de son épidémie brune. Il est clair que Pavloff a *choisi* cette couleur brune et a choisi de la répéter tout au long de son récit. Et des indices d'écriture évoquent ce totalitarisme qui se met en place. Notons des usages volontairement connotés :

1. des registres lexicaux : peur, sécurité, milice
2. des thèmes abordés : la délation, l'eugénisme, la rétroactivité des lois, la censure...

### **Jusque-là tout allait bien...**

Se sentant surveillés, les habitants en rajoutent, vont plus loin que ce qui leur est demandé. Ainsi, Charlie et le narrateur vont-ils se mettre à ponctuer leurs fins de phrases de « brun » ou « brune ». Le contrôle de la société devient total et irrépressible, conduisant le narrateur à regretter de ne pas avoir réagi plus tôt, d'avoir fait preuve de passivité : « J'aurais dû me méfier des Bruns dès qu'ils nous ont imposé leur première loi sur les animaux. »



Comme le Pasteur Martin NIEMÖLLER (1892-1984), rescapé de Dachau, qui n'avait rien dit..., mais a écrit ce « poème-cri » alors qu'il était prisonnier, en 1942 :

Quand ils sont venus chercher les communistes,  
je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste.

Quand ils sont venus chercher les syndicalistes,  
je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste.

Quand ils sont venus chercher les juifs,  
je n'ai rien dit, je n'étais pas juif.

Quand ils sont venus chercher les catholiques,  
je n'ai rien dit, je n'étais pas catholique.

Puis ils sont venus me chercher.  
Et il ne restait personne pour protester...

A travers ce « brun » qui se répand partout – et qui rappelle nécessairement les « chemises brunes » des S.A. et la « peste brune » du nazisme –, c'est la pensée unique et le conformisme qui s'étendent. On accepte des petits riens, de petites lâchetés, puis on n'a plus le choix. La société est alors contrôlée, l'information est filtrée (censure) et la propagande est de rigueur ; les scientifiques eux-mêmes sont au service de cette dictature qui se construit.

En définitive, *Matin brun* est reçu aujourd'hui (cf. théorie de la réception) comme une parabole qui repose sur l'analogie que le lecteur doit établir entre le récit et l'enjeu, le propos moral. En donnant un aperçu du processus menant à l'installation d'une société totalitaire, cet apologue incite le lecteur à faire preuve de vigilance.

Un apologue est un récit (genre narratif) qui a pour fonction d'illustrer une leçon morale qui peut être formulée explicitement. La visée de l'apologue est donc argumentative. L'apologue propose des personnages et des situations symboliques, représentatifs de la morale que l'auteur veut en dégager. Cet enseignement moral a donc une portée didactique.

... **Maintenant, il est trop tard, « on frappe à la porte »...** (fin du récit).

### Pour conclure et continuer...

Étudié dans les établissements scolaires, *Matin brun* a été adapté au théâtre, à la radio et à la télévision. Vincent Josse en a tiré en 2002 un livre sonore : pochette d'Enki Bilal, textes lus par Jacques Bonnaffé et Denis Podalydès, musique de Christian Zanési et Bruno Letort.



### Lectures à proposer dans le prolongement de cette étude

#### 1. Des « classiques »

**Rhinocéros**, pièce de théâtre d'Eugène IONESCO créée en 1960. Elle met en scène une épidémie imaginaire, la « rhinocérite », maladie qui effraie tous les habitants d'une ville et les transforme bientôt tous en rhinocéros. La « rhinocérite » est une métaphore du totalitarisme. Ionesco dénonce la lâcheté aux premières heures de l'Occupation dans les années 1940.

**La Peste** de CAMUS (1947), épidémie métaphorique elle aussi.

**Fahrenheit 451**, roman de science-fiction de Ray BRADBURY, publié en 1952 en plein maccarthisme, durant la guerre froide (alors qu'aux Etats-Unis se déroulait une « chasse aux sorcières » contre les communistes), qui annonce un futur sombre dans un contexte totalitaire.

**La ferme des animaux**, de George ORWELL, publié en 1945. Critique à peine voilée du système mis en place après la révolution russe.

*Maus*, d'Art SPIEGELMAN, la seule B.D. à avoir reçu le Prix Pulitzer (1992). Regard terrible sur la Shoah, génocide né du totalitarisme.



## 2. Des livres davantage destinés à la jeunesse

*L'agneau qui ne voulait pas être un mouton*, un album pour la jeunesse (et les « grands »). Texte de Didier JEAN, dessins de ZAD. Syros, 2008.

C'est l'histoire d'un troupeau de moutons qui n'ont en commun que le pré dans lequel ils broutent depuis toujours, sans se poser de questions. Lorsqu'un loup vient un jour à rôder dans les parages, personne ne s'inquiète vraiment. Lorsqu'il s'attaque au mouton malade, on ne s'en offusque pas car on n'est pas malade. De même, lorsque vient le tour du mouton noir : on ne dit rien car on n'est pas noir. Mais quand le loup dévore le bélier, chacun se dit en tremblant que son tour est pour bientôt... Dans cet album de Didier Jean et Zad, c'est le courage d'un agneau qui va bouleverser le cours des choses. Le plus jeune de tous saura démontrer qu'il n'y a pas de fatalité, qu'un troupeau de moutons, s'il relève enfin la tête, peut venir à bout du loup le plus sanguinaire. Car accepter sans réagir que l'on s'en prenne à son voisin ne revient-il pas à accepter que l'on s'en prenne à soi-même ?



[http://www.syros.fr/index.php?option=com\\_catalogue&page=ouvrage&param\\_v=F\\_ean13&value\\_v=9782748506402&retour=0&espace=0&Itemid=2](http://www.syros.fr/index.php?option=com_catalogue&page=ouvrage&param_v=F_ean13&value_v=9782748506402&retour=0&espace=0&Itemid=2)

*Le destin de Linus Hoppe*, d'Anne-Laure BONDOUX. Bayard, 2001. Pour les jeunes (à partir de 11 ans).

Comme tous les élèves de son âge, Linus ne pense qu'à l'examen de fin d'année, destiné à déterminer l'existence de tous les candidats. S'il réussit, il restera en sphère 1, mènera une vie sans histoire et goûtera jusqu'à la fin de ses jours la sérénité artificielle de la zone protégée. Que se passerait-il seulement s'il échouait ? Refusant le système, Linus décide de modifier en trois mois le cours de son destin. À l'image des héros plongés dans cette aventure, le lecteur n'a pas un instant de répit !



<http://www.babelio.com/livres/Bondoux-Le-Destin-de-Linus-Hoppe/62422>

*Le piano rouge*, album de André LEBLANC (texte) et S.-Y. BARROUX (illustrations). Sorbier, 2008.



Derrière la fiction, une histoire vraie dans la Chine de Mao. *Le Piano rouge* évoque les camps de rééducation qui accueillirent nombre d'intellectuels et d'élites chinois. Les enfants ne furent pas épargnés. C'est ainsi qu'une jeune pianiste se retrouve dans « le camp de Zhangjiake 46-19, à la frontière de la Mongolie intérieure ». L'auteur, André Leblanc, est précis. Son histoire est ancrée dans la réalité. Elle s'appuie sur celle de Xiao-Mei, jeune pianiste victime de la politique de « rééducation » menée durant les années 1960 à 1976, à l'égard des artistes et opposants au régime du grand Timonier. André Leblanc nous raconte l'isolement, le froid, l'amour fou de la jeune fille pour la musique. Une passion entraînant audaces et imprudence. Bravant les interdictions, Xiao-Mei parvient à faire entrer un piano dans le camp. Elle va jouer et s'entraîner jusqu'au jour où l'inévitable se produit : le chef de camp découvre les faits. L'auteur n'enjolive pas la situation, parle des dures journées de

travail imposées aux Chinois exilés, invités à « réapprendre à vivre : planter du riz, ramasser des légumes, cueillir les fruits, couper le bois. S'instruire par le travail et l'autocritique. » Un album qui montre bien que la littérature de jeunesse peut parler de tout. Qu'il n'y a pas de sujets tabous. L'album arrive à être assez léger et délicat malgré la gravité du propos. Les illustrations en noir et rouge de Barroux sont très sombres (avec des personnages accablés, la tête baissée, les épaules voutées). Mais il y a de l'espoir, de la solidarité et une petite lumière au bout du chemin qui semble continuer au-delà du livre.

<http://www.ricochet-jeunes.org/livres/livre/37152-le-piano-rouge>

Isabelle ANSEL

## Propositions méthodologiques

1. Interpréter les couvertures de la nouvelle :

- à quoi renvoient la croix, la couleur de la première couverture ? Les chats de la 2<sup>e</sup> couverture ?
- Qu'évoquent le titre, l'association des deux mots « Matin » et « brun » ?

2. Imaginer une autre page de couverture pour cette nouvelle / un autre titre, et justifier ses choix.

3. Ecouter le texte lu par un comédien : <http://www.litteratureaudio.com/livre-audio-gratuit-mp3/pavloff-franck-matin-brun-version-2.html>.

4. Inférer la suite du récit : *que se passe-t-il juste après « Arrêtez de taper si fort, j'arrive. » ? Et quelques jours plus tard ?*

5. Lire le texte de façon approfondie en y cherchant les indices qui peuvent confirmer/infirmier la/les suite(s) du récit imaginée(e) par le groupe.

6. Nommer les sous-thèmes abordés par le récit et repérer les endroits précis du récit qui les illustrent.

7. Mettre le texte en relation avec l'actualité.

8. Regarder le court-métrage d'animation, *Un beau matin*, (2005) de Serge AVÉDIKIAN (12 minutes) [http://archive.org/details/FranckPavloff\\_MatinBrun](http://archive.org/details/FranckPavloff_MatinBrun) :

- Comment le réalisateur a-t-il interprété la nouvelle « Matin brun » ?

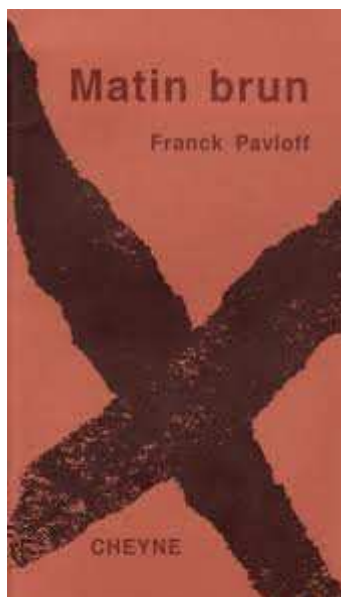
- Quelles différences, similitudes, actualisations entre le texte de Pavloff et les éléments du film ?

- Quels éléments du langage cinématographique (images, bande-son) le réalisateur a-t-il sollicités pour faire passer le texte de départ ? Explique.

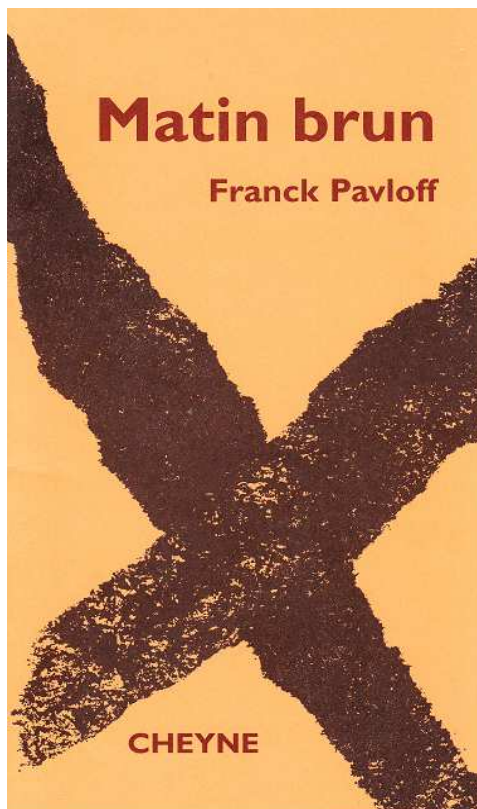


9. Lire des textes qui abordent le même thème général, les mêmes sous-thèmes (= lecture en réseau), par exemple le poème du Pasteur Martin Niemöller.

Jean KATTUS



## Annexe



### MATIN BRUN

Les jambes allongées au soleil, on ne parlait pas vraiment avec Charlie, on échangeait des pensées qui nous couraient dans la tête, sans bien faire attention à ce que l'autre racontait de son côté. Des moments agréables, où on laissait filer le temps en sirotant un café. Lorsqu'il m'a dit qu'il avait dû faire piquer son chien, ça m'a surpris, mais sans plus. C'est toujours triste un clebs qui vieillit mal, mais passé quinze ans, il faut se faire à l'idée qu'un jour ou l'autre il va mourir.

– Tu comprends, je pouvais pas le faire passer pour un brun.

– Ben, un labrador, c'est pas trop sa couleur, mais il avait quoi comme maladie ?

– C'est pas la question, c'était pas un chien brun, c'est tout.

– Mince alors, comme pour les chats, maintenant ?

– Oui, pareil.

Pour les chats, j'étais au courant. Le mois dernier, j'avais dû me débarrasser du mien, un de gouttière qui avait eu la mauvaise idée de naître blanc, taché de noir.

C'est vrai que la surpopulation des chats devenait insupportable, et que d'après ce que les scientifiques de l'État national disaient, il valait mieux garder les bruns. Que des bruns. Tous les tests de sélection prouvaient qu'ils s'adaptaient mieux à notre vie citadine, qu'ils avaient des portées peu nombreuses et qu'ils mangeaient beaucoup moins. Ma foi, un chat c'est un chat, et comme il fallait bien résoudre le problème d'une façon ou

d'une autre, va pour le décret qui instaurait la suppression des chats qui n'étaient pas bruns.

Les milices de la ville distribuaient gratuitement des boulettes d'arsenic. Mélangées à la pâtée, elles expédiaient les matous en moins de deux.

Mon cœur s'était serré, puis on oublie vite.

Les chiens, ça m'avait surpris un peu plus, je ne sais pas trop pourquoi, peut-être parce que c'est plus gros, ou que c'est le compagnon de l'homme, comme on dit. En tout cas, Charlie venait d'en parler aussi naturellement que je l'avais fait pour mon chat, et il avait sans doute raison. Trop de sensiblerie ne mène pas à grand-chose, et pour les chiens, c'est sans doute vrai que les bruns sont plus résistants.

On n'avait plus grand-chose à se dire, on s'était quittés, mais avec une drôle d'impression. Comme si on ne s'était pas tout dit. Pas trop à l'aise.

Quelque temps après, c'est moi qui avais appris à Charlie que le *Quotidien de la ville* ne paraîtrait plus.

Il en était resté sur le cul : le journal qu'il ouvrait tous les matins en prenant son café crème!

— Ils ont coulé ? Des grèves, une faillite ?

— Non, non, c'est à la suite de l'affaire des chiens.

— Des bruns ?

— Oui, toujours. Pas un jour sans s'attaquer à cette mesure nationale. Ils allaient jusqu'à remettre en cause les résultats des scientifiques. Les lecteurs ne savaient plus ce qu'il fallait penser, certains même commençaient à cacher leur clébard!

— À trop jouer avec le feu...

— Comme tu dis, le journal a fini par se faire interdire.

— Mince alors, et pour le tiercé ?

— Ben mon vieux, faudra chercher tes tuyaux dans les *Nouvelles brunes*, il n'y a plus que celui-là. Il paraît que côté courses et sports, il tient la route.

Puisque les autres avaient passé les bornes, il fallait bien qu'il reste un canard

4

dans la ville, on ne pouvait pas se passer d'informations tout de même.

J'avais repris ce jour-là un café avec Charlie, mais ça me tracassait de devenir un lecteur des *Nouvelles brunes*. Pourtant, autour de moi les clients du bistrot continuaient leur vie comme avant : j'avais sûrement tort de m'inquiéter.

Après, ça avait été au tour des livres de la bibliothèque, une histoire pas très claire, encore.

Les maisons d'édition qui faisaient partie du même groupe financier que le *Quotidien de la ville* étaient poursuivies en justice et leurs livres interdits de séjour sur les rayons des bibliothèques. Il est vrai que si on lisait bien ce que ces maisons d'édition continuaient de publier, on relevait le mot *chien* ou *chat* au moins une fois par volume, et sûrement pas toujours assorti du mot *brun*. Elles devaient bien le savoir tout de même.

— Faut pas pousser, disait Charlie, tu

5

comprends, la nation n'a rien à y gagner à accepter qu'on détourne la loi, et à jouer au chat et à la souris. Brune, il avait rajouté en regardant autour de lui, souris brune, au cas où on aurait surpris notre conversation.

Par mesure de précaution, on avait pris l'habitude de rajouter *brun* ou *brune* à la fin des phrases ou après les mots. Au début, demander un pastis brun, ça nous avait fait drôle, puis après tout, le langage c'est fait pour évoluer et ce n'était pas plus étrange de donner dans le *brun*, que de rajouter *putain con*, à tout bout de champ, comme on le fait par chez nous. Au moins, on était bien vus et on était tranquilles.

On avait même fini par toucher le tiercé. Oh, pas un gros, mais tout de même, notre premier tiercé brun. Ça nous avait aidés à accepter les tracas des nouvelles réglementations.

Un jour, avec Charlie, je m'en souviens bien, je lui avais dit de passer à la maison

6

pour regarder la finale de la Coupe des coupes, on a attrapé un sacré fou rire. Voilà pas qu'il débarque avec un nouveau chien!

Magnifique, brun de la queue au museau, avec des yeux marron.

— Tu vois, finalement il est plus affectueux que l'autre, et il m'obéit au doigt et à l'œil. Fallait pas que j'en fasse un drame du labrador noir.

À peine il avait dit cette phrase que son chien s'était précipité sous le canapé en jappant comme un dingue. Et gueule que j'éte gueule, et que même brun, je n'obéis ni à mon maître ni à personne!

Et Charlie avait soudain compris.

— Non, toi aussi ?

— Ben oui, tu vas voir.

Et là, mon nouveau chat avait jailli comme une flèche pour grimper aux rideaux et se réfugier sur l'armoire. Un matou au regard et aux poils bruns. Qu'est-ce qu'on avait ri. Tu parles d'une coïncidence!

— Tu comprends, je lui avais dit, j'ai toujours eu des chats, alors... Il est pas beau, celui-ci ?

7

— Magnifique, il m'avait répondu.  
Puis on avait allumé la télé, pendant que nos animaux bruns se guettaient du coin de l'œil.

Je ne sais plus qui avait gagné, mais je sais qu'on avait passé un sacré bon moment, et qu'on se sentait en sécurité. Comme si de faire tout simplement ce qui allait dans le bon sens dans la cité nous rassurait et nous simplifiait la vie. La sécurité brune, ça pouvait avoir du bon. Bien sûr, je pensais au petit garçon que j'avais croisé sur le trottoir d'en face, et qui pleurait son caniche blanc, mort à ses pieds. Mais après tout, s'il écoutait bien ce qu'on lui disait, les chiens n'étaient pas interdits, il n'avait qu'à en chercher un brun. Même des petits, on en trouvait. Et comme nous, il se sentirait en règle et oublierait vite l'ancien.

Et puis hier, incroyable, moi qui me croyais en paix, j'ai failli me faire piéger par les miliciens de la ville, ceux habillés de brun, qui ne font pas de cadeau. Ils ne

8

m'ont pas reconnu, parce qu'ils sont nouveaux dans le quartier et qu'ils ne connaissent pas encore tout le monde.

J'allais chez Charlie. Le dimanche, c'est chez Charlie qu'on joue à la belote. J'avais un pack de bières à la main, c'était tout. On devait taper le carton deux, trois heures, tout en grignotant. Et là, surprise totale: la porte de son appart avait volé en éclats, et deux miliciens plantés sur le palier faisaient circuler les curieux. J'ai fait semblant d'aller dans les étages du dessus et je suis redescendu par l'ascenseur. En bas, les gens parlaient à mi-voix.

— Pourtant son chien était un vrai brun, on l'a bien vu, nous!

— Ouais, mais à ce qu'ils disent, c'est que, avant, il en avait un noir, pas un brun. Un noir.

— Avant?

— Oui, avant. Le délit maintenant, c'est aussi d'en avoir eu un qui n'aurait pas été brun. Et ça, c'est pas difficile à savoir, il suffit de demander au voisin.

J'ai pressé le pas. Une coulée de sueur trempait ma chemise. Si en avoir eu un

9

avant était un délit, j'étais bon pour la milice. Tout le monde dans mon immeuble savait qu'avant j'avais eu un chat noir et blanc. Avant! Ça alors, je n'y aurais jamais pensé!

Ce matin, Radio brune a confirmé la nouvelle. Charlie fait sûrement partie des cinq cents personnes qui ont été arrêtées. Ce n'est pas parce qu'on aurait acheté récemment un animal brun qu'on aurait changé de mentalité, ils ont dit.

« Avoir eu un chien ou un chat non conforme, à quelque époque que ce soit, est un délit. » Le speaker a même ajouté : « Injure à l'État national. »

Et j'ai bien noté la suite. Même si on n'a pas eu personnellement un chien ou un chat non conforme, mais que quelqu'un de sa famille, un père, un frère, une cousine par exemple, en a possédé un, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, on risque soi-même de graves ennuis.

10

Je ne sais pas où ils ont amené Charlie. Là, ils exagèrent. C'est de la folie. Et moi qui me croyais tranquille pour un bout de temps avec mon chat brun. Bien sûr, s'ils cherchent avant, ils n'ont pas fini d'en arrêter, des proprios de chats et de chiens.

Je n'ai pas dormi de la nuit. J'aurais dû me méfier des Bruns dès qu'ils nous ont imposé leur première loi sur les animaux. Après tout, il était à moi mon chat, comme son chien pour Charlie, on aurait du dire non. Résister davantage, mais comment? Ça va si vite, il y a le boulot, les soucis de tous les jours. Les autres aussi baissent les bras pour être un peu tranquilles, non?

On frappe à la porte. Si tôt le matin, ça n'arrive jamais. J'ai peur. Le jour n'est pas levé, il fait encore brun dehors. Mais arrêtez de taper si fort, j'arrive.